

à Gismonda sa parole. Mais à ce moment, les amis de Zaccaria ont retrouvé son corps : ils arrivent et accusent Almerio du meurtre.

Almerio ne se défend pas : pour se défendre, il faudrait compromettre sa souveraine, qui a été sa maîtresse d'une nuit.

— Mais, lui dit Gismonda, le prenant à part et tout bas, mais, malheureux, c'est la torture : c'est le plus affreux supplice...

— Qu'importe ! dit-il.

Elle est touchée de tant de générosité, et c'est elle-même qui conte au peuple la vérité et lui présente Almerio pour son époux. Et ce conte bleu finit comme tous les contes, par un bon mariage entre la reine et le berger, qui furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Porte Saint-Martin—Le nouveau drame de M. Jules Mary, "Sabre au Clair," obtient un tel succès que nos lecteurs nous sauront gré de leur en donner l'analyse.

"Sabre au Clair" n'est pas une pièce, c'est une caserne, c'est un camp, c'est un champ de manœuvres : on n'y entend que jurons, commandements, hennissements, salves de mousqueterie. On y entend aussi des phrases sonores où reviennent à chaque ligne les mots d'Honneur et Patrie. Les colonels y pleurent sur le drapeau, les lieutenants s'y aiment comme des frères, et les sous-officiers, en ce régiment idéal, sont des modèles de tempérance, d'ordre et de vertu. L'auteur n'a pas négligé le côté pittoresque du sujet. Il montre le soldat en dehors de la parade, et nous dévoile les petites misères de sa vie de chaque jour. Voici l'écurie, où sont rangés vingt chevaux (et de vrais chevaux, qui mangent du vrai foin et qui foulent aux pieds de vraies litières en vraie paille). Les hussards en bourgeois s'occupent des soins du pansage, ils brossent, ils étrillent, ils ramassent le crottin en échangeant des paroles imagées. (Reportez-vous aux dialogues de Courteline). Arrive un *bleu*, le *bleu* légendaire. Il est vicomte et millionnaire, il vient de passer au bal sa dernière nuit de liberté : il apparaît splendidement vêtu d'un habit noir, avec un camélia à la boutonnière. Vite, qu'on le débarrasse de cette defroque ! L'habit noir est jeté à terre, le chapeau de soie va le rejoindre. Monsieur le vicomte enfle la blouse d'ordonnance et remplace les bottines vernies par une paire de sabots. Et il se trouve nez à nez avec son ancien valet de chambre qui est aujourd'hui son brigadier. Vous jugez de la joie des galeries supérieures ! Allons, vicomte, prenez cette éponge et lavez moi ce noble coursier ! Le noble coursier, nommé Jérôme, un animal qui semble fort intelligent, regarde le vicomte d'un oeil soupçonneux. Le vicomte approche, l'éponge en main : Il fait un faux pas et tombe à la renverse dans un baquet, d'où on le tire humilié et ruisselant. Suprême délire. La salle trépigne !...

M. Jules Mary n'a pas cherché de nouveaux types. Il en est demeuré aux caractères conventionnels, dont l'action est certaine, ayant été cent fois éprouvée. Le conscript homme du monde qui devient, à la fin du drame, un parfait soldat, le capitaine *rossard*, le sergent d'ameret

qui interpelle ses hommes d'une voix flûtée et se mire dans une glace de poche entre deux manœuvres, l'éloquent colonel, et le commandant à trois poils, vieux briscard d'Afrique.



M. Momet-Sully a eu la fantaisie de reprendre dans "l'Aventurière" le rôle de Fabrice, qu'il n'avait pas joué depuis quinze ans. Fabrice est un souldard qui a roulé à travers l'Europe et dont l'âme est sceptique et le cœur désabusé. Ses discours sont empreints d'une ironie hautaine et amère. Il parle bref, en homme qui a l'habitude d'être obéi : il marche au but avec énergie, il a des colères terribles et ne s'adoucit qu'en écoutant son neveu et sa nièce, Horace et Célie, se dire des mots d'amour. Il songe alors avec mélancolie (la scène est délicieuse) à sa vie perdue, et il se relève plus âpre, et animé d'une plus violente rancune contre Clorinde. M. Momet-Sully a bien rendu la tristesse du personnage et l'explosion de fureur du quatrième acte, alors qu'il lève la main sur l'aventurière (je crois que, dans la pensée de l'auteur, la main retombe et que Clorinde reçoit un maître soufflet, ce qui explique sa stupeur et sa conversion soudaine). Mais il n'a pas su mettre en relief la verdeur, la belle humeur soldatesque de Fabrice, qui a quelquefois le mot pour rire au milieu de ses colères, et qui goûte réellement du plaisir à griser, à rouler, à rosser le pauvre Annibal. M. Momet-Sully a l'air de suivre un enterrement. Mais, malgré tout, son interprétation est curieuse. Un grand artiste ne saurait jamais être indifférent.

Mme Jane Hading abordait pour la première fois Clorinde, qui est bien le rôle le plus complexe, le plus malaisé du répertoire contemporain. Il est fait de nuances délicates qui se fondent l'une dans l'autre, à tel point qu'il est presque impossible de les discerner. Dans quelle mesure Clorinde est-elle sincère ? Quels sont ses vrais sentiments à l'égard de Monte-Prade ? Que recherche-t-elle au juste ? Est-ce simplement la richesse, un rang dans le monde ? Comment se laisse-t-elle si aisément abuser par la ruse de Fabrice ? L'aime-t-elle déjà, avant qu'il ne l'ait trompée ? La comédienne est obligée de mettre un peu d'ordre en tout cela... Rude tâche... Mme Jane Hading n'en a pas triomphé, du moins complètement. Ce qu'elle a le mieux exprimé, c'est le côté ensoteleur, enveloppant de Clorinde : elle a fort bien dit la scène où elle endort les soupçons du vieillard : il y a dans son geste, dans sa voix, dans son regard une exquise séduction. On comprend que le pauvre Monte-Prade ne résiste pas à cette sirène. Partout ailleurs, Mme Jane Hading est inférieure : elle est théâtrale, elle est larmoyante et même commune. Sa diction enfin manque de netteté. L'engage Mme Hading à écouter son camarade Sylvain. Voilà qui est solide et limpide ! M. Leloir est également un maître. Il a joué Annibal, non pas seulement avec fantaisie, mais avec style... Citons encore Mlle Reichenberg, un peu sèche dans Célie, et M. Dehelly—un Horace ingénu.— Pourquoi M. Dehelly est-il si nerveux ?

Extrait des Annales Politiques et Littéraires.